

La Panne

C'est quoi ce raffut ? J'ouvre la porte de mon appartement. Dans le hall d'entrée de l'immeuble, Madame Sanchez distribue des tomates à tous les autres habitants réunis en attendant le réparateur de l'ascenseur visiblement en panne.

- *Mr Petitot s'adressant à Mme Sanchez* : Comme c'est gentil ! Nous offrir de belles tomates !
- *Mr Lavrof* : oui, alors.
- Vous êtes bien brave, Mme Sanchez ; êtes-vous sûre qu'on ne vous doit rien ?
- *Mme Sanchez* : Absolument rien.
- *Mme Lespinasse* : Vous pensez à nous gâter alors que votre mari est bloqué dans l'ascenseur depuis 2 heures.
- *Mme Sanchez* : Oh ! Il en a vu d'autres, ne vous en faites pas. C'est qu'il a fait la guerre !

J'interviens, piquée de curiosité : Laquelle ?

- La dernière, répond la brave concierge.
- L'Algérie ?
- Oh, j'en sais rien. On dit toujours que c'est la dernière ; alors moi je m'y perds ; lui aussi d'ailleurs. Vous voulez des tomates, Isabelle ?
- Merci madame, mais tout de même, toutes ces belles tomates ont dû vous coûter cher ?
- *La petite dame, un peu évasive* : Pas vraiment.
- *Mme Lespinasse, insistante* : Si fait, si fait ; on va se cotiser (et se tournant vers les autres) ; n'est-ce pas ?

D'une seule voix, nous répondons : Bien sûr.

Je constate avec satisfaction la belle cohésion de mes voisins. Qu'il est donc agréable de vivre ici ! Je suis fière et heureuse.

- Tenez Isabelle, me dit Mme Sanchez me tendant un sac plein de tomates juteuses.
- Grand merci Madame. Où avez-vous eu ces belles tomates ?
- Pas très loin d'ici.

La réponse est évasive mais je n'ose insister.

- Tiens, dit Romain en ouvrant la porte d'entrée, voilà le réparateur.

Très vite le technicien libère le pauvre Mr Sanchez.

- C'est un bon ! susurre Mr Lavrof à son fils.

Un « ah » de soulagement sort des gorges, à l'unisson. Mr Sanchez, l'air penaud et inquiet apparaît en salopette vert kaki, une bêche et un arrosoir dans chaque main.

- Ça va mon chéri ? demande sa femme.
- Ça va.

Mr Sanchez est un peu bourru. Sachant qu'il habitait le rez-de-chaussée, je me permets de demander :

- Excusez mon indiscrétion, Mr Sanchez, mais d'où venez-vous avec tout cet attirail ?
- De là-haut. Bon je vais me doucher.

Là-haut ? Tout le monde se regarde dans l'espoir de percer ce mystère dans les yeux de son voisin. Puis soudain, d'un seul homme, la petite communauté se tourne vers Mme Sanchez. Elle a disparu. On s'entasse alors vivement dans l'ascenseur pour aller voir là-haut. Surprise ! On découvre sur la terrasse de l'immeuble le plus beau potager du monde : salades, courgettes, melons, les fameuses tomates, et tout un tas de légumineuses et cucurbitacées joyeuses et gorgées de soleil. Tout autour, une foison de plantes décoratives forme une haie d'honneur au petit potager.

- Ah mais il n'a pas le droit...
- Moi aussi je veux mon bout de terre...
- Et le poids ? Le toit va s'écrouler...
- Mais non !
- Mais si !
- Ça va amener des bêtes...
- Mais non !
- Mais si ! Et l'humidité ?
- Vous allez voir qu'il va nous y mettre une chèvre !
- Oh moi, je me suis toujours méfié d'eux.
- Eh bien, moi, je ne suis pas d'accord avec vous ; je trouve que c'est une bonne idée.

Dans le brouhaha général, la belle cohésion vole en éclats. Je me dirige vers l'ascenseur, décidée à quitter le potager de la discorde.

- Où allez-vous, Isabelle ? me demande Romain.
- Euh ! Je crois que je vais me faire une belle salade de tomates.

Isabelle BERNEDE

Barbu affectueux à quatre pattes dans un immeuble

Nous voilà à Paris, dans un bel immeuble haussmannien.

Au rez-de-chaussée, c'est moi, la gardienne de l'immeuble : Emma Camus, soixante-cinq ans. Je vis dans ma loge avec mon griffon bruxellois, Gaspard. Vous connaissez ? Un petit chien avec une grosse tête envahie de poils, de barbe et de moustache ? Un barbu, quoi ! Suivez-moi, je vous fais la visite !

Le grand hall d'entrée avec son large escalier en pierre marbrière, l'ascenseur et les boîtes aux lettres des habitants.

Le local technique de l'immeuble – chauffage, poubelles derrière la porte rouge au fond du hall.

Au premier étage :

- à gauche : Rainaldo, origine espagnole, restaurateur, célibataire.
- au milieu : Cécile et François Letellier, jeune couple très amoureux, elle, musicienne, lui libraire.

A droite : Louis Simbert, veuf et retraité, qui a 2 petits- fils lui rendant fréquemment visite.

Au deuxième étage :

- à gauche : Lison Dumoulin, artiste peintre qui a accueilli chez elle une lointaine cousine ukrainienne Olga. Son ami de cœur du moment est Gérard Lespinasse, un inspecteur de police.
- au milieu : Monsieur Bernier, directeur d'une grande agence postale et son épouse, Madame Bernier, professeur de mathématiques. Ils ont deux enfants, Camille et Léa, huit et dix ans.
- à droite : Frida, une Mexicaine, la trentaine exubérante qui a épousé Gérard Marchandier au début de l'année.

Au troisième étage : sous les toits, un studio loué à un étudiant : Jules, en troisième année de droit commercial international.

Il est nulle part ! J'ai fait le tour des trois pièces de ma loge, nulle part ! Ce matin, vers six heures, notre petite sortie matinale s'est déroulée comme d'habitude. Depuis, je ne l'ai ni vu, ni entendu ! J'ai été dérangée par des livreurs, et aussi par la sonnerie du téléphone. Il doit bien être quelque part ! Enlevé ? Kidnappé ? Mais où est-il donc ? Je me précipite dans le hall. Je passe l'escalier en revue, la porte d'entrée est fermée.

- Gaspard ! Gaspard ! Où es-tu ? Viens, mon petit cœur !
- J'ouvre la porte rouge du local technique, je cours, je cherche, j'ouvre les poubelles, les couvercles claquent, l'angoisse me monte à la gorge... Je l'appelle encore ! Mon griffon est si sensible, si vigilant !
- Au secours ! A l'aide ! Mon Gaspard a disparu ! A l'aide ! A l'aide !

Dans l'escalier, Louis Simbert, du premier étage, descend quelques marches. Il s'exclame :

- Madame Camus, que vous arrive-t-il ?

L'ascenseur s'ouvre et Jules, l'étudiant du troisième en sort, m'observe d'un œil interrogateur.

- Emma, vous êtes blessée ? Vous avez un malaise ?

Rainaldo arrive à son tour dans l'escalier, en pyjama à fleurs :

- Qu'est-ce que ce raffut ? râle-t-il. Il n'y a plus moyen d'être au calme dans cet immeuble ! Vous avez vu l'heure ! Je travaille tard, moi, j'aimerais pouvoir dormir le matin !

Je réalise que mes cris dérangent les résidents ! Mais c'est trop tard ! Et puis, j'ai trop peur !

- Où est mon Gaspard ? J'ai perdu Gaspard !

A cet instant, Frida Marchandier vient de rentrer dans le hall, sa baguette de pain dans les mains.

- Calmez-vous Madame Camus ! je vais vous aider à le retrouver. Gaspard est sûrement dans l'immeuble.
- Bon, et bien, moi, je vais me recoucher ! Tant de bruit pour un chien !
- Ce n'est pas un chien, c'est Gaspard ! Merci pour votre sollicitude, Rainaldo !

Frida a le sens de la répartie. Je sais que je peux compter sur elle. Elle poursuit :

- Si vous êtes d'accord, nous allons enquêter dans chaque appartement pour savoir si quelqu'un aurait aperçu votre griffon...
- Je vais vous accompagner !

C'est Louis Simber qui veut se rendre utile. Il propose d'aller inspecter le palier du troisième étage tandis que Frida et moi commençons par le premier étage, chez les Letellier : Cécile est déjà au piano, pour préparer son prochain concert. Son mari est parti ouvrir la librairie. Elle a la gentillesse de lui téléphoner. Résultat négatif.

Inutile de déranger de nouveau le bougon Rainaldo. Au second étage, Monsieur et Madame Bernier sortent de chez eux, accompagnés de Camille et Léa. Lui, très chic, chemise claire, veste et cravate ; elle, plus décontractée, cheveux bruns sur les épaules, le visage souriant. C'est l'heure de l'école. Tous quatre se pressent dans le corridor et Frida les interpelle :

- Bonjour ! Notre gardienne a perdu son chien Gaspard. L'auriez-vous aperçu ?
- Pas aujourd'hui, répondent en cœur Monsieur et Madame Bernier.
- Moi, je l'ai vu hier, continue Camille, dans le hall et notre voisine Lison prenait plein de photos de Gaspard. Il faisait des poses, comme une star ! C'était trop drôle !

Et la petite Camille d'imiter tour à tour les poses du chien et la photographe accroupie pour cadrer son sujet à bonne hauteur.

- Camille ! Cesse de faire ton clown ! Tu vas être en retard à l'école ! Bonne chance pour retrouver votre chien, Madame Camus ! Viens, Camille !

Monsieur Bernier entraîne sa petite famille dans l'ascenseur. Je sonne chez Lison Dumoulin. C'est Olga qui nous accueille avec son accent ukrainien. Elle a fait beaucoup de progrès en français. Et pendant qu'elle parle, soudain, j'entends un petit glapissement, vif et joyeux, dans la pièce contiguë. Olga ouvre la porte et Gaspard s'avance, alerte, sa petite queue recourbée sur son dos avec élégance, et il arrive près de moi, et je devrais le gronder mais je le prends dans mes bras ! Lison quitte son chevalet, et nous explique :

- J'ai beaucoup d'admiration pour votre griffon, Emma ! Il est très ravissant ! J'aime sa couleur roussâtre, sa barbe et ses gros sourcils qui lui donnent un air si sérieux. Alors, hier, j'ai décidé de le peindre, donc je l'ai pris en photo. J'ai travaillé toute la nuit sur ce projet mais je n'étais pas satisfaite, je ne parvenais pas à transcrire sur ma toile son

expression. Alors, ce matin, je suis descendue pour vous l’emprunter. La porte de votre loge était entrouverte. Il est venu au-devant de moi, chercher sa petite caresse, comme d’habitude puis il m’a suivie. Je n’en avais pas pour longtemps ! Alors, je ne vous ai pas dérangée ! Savez- vous ? J’ai une idée pour me faire pardonner ! Je vais vous offrir le portrait de Gaspard ! Voulez-vous ?

- Comment refuser ? Votre tableau est magnifique !
- Il est à vous ! Avec toutes mes excuses !

Un dicton pour terminer mon histoire : « Tout est bien qui finit bien » ! Maintenant, vous savez pourquoi une peinture de griffon bruxellois trône dans le hall de mon immeuble.

Geneviève BUSSCHAERT

Le héros du bâtiment B

Dans le grand hall d’entrée, Monsieur Portel, une lettre à la main, lit à voix haute :

« Monsieur André Portel – 12 rue du général de Gaulle – Résidence Rosa Bonheur – Bloc B – Appt 6 – 2^{ème} étage. C’est bien moi ! L’adresse est bonne même si la boîte aux lettres grince un peu. Elle vieillit, elle aussi. Heureusement que mes prothèses ne chantent pas de la sorte à chacun de mes pas ! ».

Ainsi songeait Monsieur Portel. Dix ans déjà qu’il avait emménagé dans ce petit appartement de cinquante-six mètres carrés, largement suffisant pour lui, son petit chien Tanguy et ses souvenirs. Petit à petit, il avait fait la connaissance de ses voisins au hasard d’un ascenseur en panne, de coupures d’électricité, d’erreurs de distribution de courrier et d’autres incidents, plus ou moins graves, face auxquels tous les locataires avaient su unir leurs forces.

Le premier d’entre eux, certainement le plus marquant, eut lieu peu de temps après son installation. Il avait repéré que, tous les premiers jeudis de chaque mois, Madame Duparc, sa voisine du dessus, recevait des produits surgelés dont elle se nourrissait essentiellement. C’était pour elle une façon de s’éviter les corvées de courses, de cuisine, de vaisselle et de rangement. Ce jeudi-là, Mr Portel était donc installé à sa fenêtre attendant le coup de sonnette habituellement suivi d’une cavalcade dans l’escalier, moyen que le jeune coursier avait trouvé pour faire son sport quotidien. Mais ce jour- là, la sonnette tinta six fois sans suite ! Ce n’était pas normal et Mr Portel grimpa l’étage pour aller voir si sa voisine avait un quelconque souci. Arrivé à sa porte, il avait usé de tous les stratagèmes habituels en guise de sésame : tambouriner, sonner, appeler... tant et si bien que l’ensemble des locataires présents s’était bientôt retrouvé sur le même palier. Le concierge, Monsieur Plancher, un homme bougon et peu affable, les avait rejoints de son pas nonchalant et lourd. Il extirpa de la poche béante de son tablier un trousseau de clefs qui lui permit d’ouvrir la porte. Le petit

groupe se précipita alors à l'intérieur et découvrit un appartement propre et bien rangé. Seul Mistoufle, le chat chéri de sa maitresse, paraissait anormalement excité et tout le monde le suivit jusqu'au cellier où ses miaulements désespérés se joignirent à des « au secours » assourdis mais distincts provenant du grand congélateur. Cinq paires de mains soulevèrent alors le couvercle pour découvrir Madame Duparc qui s'était retrouvée bloquée à l'intérieur en voulant le nettoyer.

Une fois sortie de ce qui aurait pu être son cercueil, on la couvrit d'une grosse couverture et l'étendit sur son canapé. Chacun y alla alors de ses commentaires : Martine, la jeune écologiste du rez-de-chaussée, ne tarit pas de conseils pour lui faire changer son alimentation et bannir à jamais son engin meurtrier ; Pierre, le veuf du troisième étage, secrètement amoureux d'elle, (ce genre de secret qui ne l'est pour personne !) sauta sur l'occasion en lui proposant de l'amener désormais faire ses courses. La famille Djumba l'invita à partager son repas pour la remettre de ses émotions, le musicien du dernier étage lui composa un titre dynamique pour la revigorer tandis que le compagnon de cet artiste, du genre poète maudit, ne trouva rien de mieux que de déclamer un texte larmoyant sur la fin tragique à laquelle elle venait d'échapper. Madame Martin, sa voisine de palier, très pragmatique, lui conseilla fortement de changer de type de congélateur et, pour finir, les six enfants de la famille Flavier vinrent lui faire de gros bisous car ils n'auraient pas aimé perdre leur pourvoyeuse en gâteaux et sucreries. Quant à Monsieur Portel, qui après tout avait donné l'alarme, il fut chaleureusement remercié, considéré désormais comme un héros et donna au petit monde du Bâtiment B une excellente réputation de courage et d'humanité.

Françoise CARTRON

Déménagement

Au rez-de-chaussée, habite la concierge, une grosse bonne femme qui ne se lave jamais.

Au premier étage vit un couple étrange. Elle est toute petite, rondouillarde, avec une grosse voix. Lui, grand maigre, tousse tout le temps. Ils sont copains avec le couple qui habite au huitième étage. Et ça monte, ça descend, toute la journée car, à mon avis, personne ne travaille.

Il faut dire que c'est un triste immeuble, très haut, dans une petite rue, serré entre des magasins.

Aujourd'hui le troisième étage déménage. Il se serait dit, dans les hautes sphères de ces escaliers miteux, que ces gens auraient gagné au loto : alors, ils vont mener la grande vie, très loin de notre peuple d'éclopés. Oh, il ne doit pas y avoir grand-chose à déménager, mais ce n'est pas facile dans ces couloirs étroits et poussiéreux, avec les voisins du premier qui voyagent à leur gré pour aller faire je ne sais quoi chez ceux du huitième ! Joyeuse farandole malgré tout, chacun passant les cartons d'étage en étage !

Tout allait bien, lorsque on entendit, venant du rez-de-chaussée, un grand cri vite étouffé, suivi d'un fracas de bois assourdissant. Eh bien, figurez-vous que la concierge était écrasée sous la table de la salle à manger du troisième, la corde qui la retenait ayant lâché à mi-étage : la pauvre bonne femme était coincée ! Il fallut la sortir de ce pétrin et je dois dire que c'était une sacrée panique dans tout l'immeuble.

Les habitants étaient tous sortis sur leur palier pour savoir ce qui était arrivé : ils paraissaient très heureux qu'ils se passe enfin quelque chose. Il est vrai qu'il n'y avait guère d'animation dans ce triste immeuble, petit bloc de pierre encastré entre ces monstres vitrés, pleins de lumières et de bruits ! Cette micro-société donnait l'impression de vivre au ralenti, de venir d'un temps ancien et d'avoir résisté au monde moderne...

Dany DROUIN

Recherche appartement

Un électricien M.Toufil	Une maman seule Sarah avec Sa fille Clémentine	Un retraité devant sa télé M.Toupet
Une famille : les Durandea Alex et Hugo les enfants	Un chômeur M.Rabier avec son chien Rusty	Futur logement
Deux locataires étudiants	Loge du concierge	Un jeune couple : Les Morel

Me voici arrivé au 10 de la Rue de la Pomme.

Ce petit immeuble de deux étages me semble bien accueillant, je vais aller trouver le concierge qui pourra me briefer sur mon futur logement.

– Bonjour Monsieur, je voudrais quelques renseignements sur cet immeuble et ses occupants.

Je pense que vous êtes le mieux placé pour me donner des informations sur la vie de cette résidence. Je dois résider au deuxième étage sur la droite. Pouvez-vous me dire qui réside à cet étage ?

– Bonjour Monsieur, et bien, au deuxième étage, nous avons la famille Durandea avec deux enfants Alex et Hugo. Les parents travaillent tous les deux et les enfants rentrent de l'école

seuls, alors je ne vous dis pas le bruit de cavalcade à travers l'appartement et les cris qu'ils poussent en se poursuivant, ceci jusqu'au retour de leurs parents. Enfin c'est des gosses, c'est la vie, vous ne croyez pas ? Vous avez également, dans l'appartement du milieu, M. Rabier : lui, il est chômeur professionnel, si vous voyez ce que je veux dire et il a un chien "Rusty", un berger allemand qui fait souvent ses besoins dans l'allée, vous ferez attention lors de vos sorties. Le maître n'est pas commode, c'est un ronchon et le chien pas mieux que son maître. Il grogne dès qu'on l'approche.

– Dites donc ce n'est pas très agréable à cet étage et dans les autres appartements comment ça se passe ?

– Au premier, sur la gauche, il y a deux locataires étudiants qui font la fête plus que leurs études avec un peu d'alcool et quelques pétards, mais vous ne les entendrez pas trop car ils sont à l'opposé de votre futur logement. Dans l'appartement du milieu, c'est ma loge de gardiennage. Dans le logement de droite, celui qui se trouve juste au-dessous du vôtre, c'est un jeune couple, les Morel. Alors là, c'est tout ou rien, soit ils s'aiment, soit ils se déchirent et alors là, la vaisselle vole. Heureusement, ils se réconcilient sur l'oreiller si vous voyez ce que je veux dire.

– Ouh la la, je ne sais pas si je vais prendre cette location, ça à l'air bien bruyant. Mais dites-moi qui réside au troisième ?

– Ah là, c'est un peu plus calme, enfin je me comprends. Sur la gauche, c'est un électricien qui vit seul, enfin je crois. C'est bien d'avoir un homme de métier car les pannes sont courantes mais M. Toufil est bien aimable car il nous dépanne sans nous faire payer. Dans l'appartement du milieu, se trouve une maman qui vit seule avec sa fille Clémentine de cinq ans. Très mignonnes, la mère et la fillette. Pas de bruit, pas de cris, toujours le sourire aux lèvres. Leur étage est toujours propre, pas comme au deuxième, avec le chien qui perd ses poils. Dans le logement de droite vit un retraité de la SNCF, M. Toupet, qui passe sa vie devant la télé. Il est un peu sourd (peut-être à cause de son travail à la SNCF, le bruit des trains, vous comprenez) alors il met le son assez fort et les décibels passent à travers les cloisons. Vous n'aurez qu'à donner des coups de balai dans le plafond, ça lui fera baisser le volume de sa télé. Voilà tous les locataires de cette petite résidence, il ne faut pas avoir peur du bruit, c'est pas tous les jours et pas tous ensemble. Et puis lors de la fête des voisins, tout le monde se retrouve sur la pelouse et chacun participe gaiement. Vous verrez, vous allez vous plaire ici. Mais dites-moi, vous faites quoi dans la vie, M. Point ?

– Moi, je suis gendarme, alors je pense que lorsque les résidents vont l'apprendre, ça va en calmer quelques-uns...

Chantal GALLAND

Oscar

Ce matin à mon réveil, une pensée angoissante a tout de suite traversé mon esprit : Oscar n'était pas là ! Oscar, c'est mon chat, un beau chat de gouttière aujourd'hui âgé de cinq ans environ, que j'ai recueilli tout petit, abandonné près du local à poubelles... Depuis longtemps, c'est lui mon réveille-matin. Invariablement, sur le coup des sept heures, il rentre par la chatière et vient se glisser sous mes couvertures après sa nuit d'aventures à la poursuite des souris, mulots et autres petites proies comestibles. Et voilà, ce matin, il n'est pas là ! Il lui est certainement arrivé quelque chose d'imprévu...

Toilette, habillage, déjeuner, l'œil toujours fixé sur le morceau d'étoffe qui, au bas de ma porte, reste obstinément immobile... Lorsque je suis prête, je me précipite, aussi vite que me le permettent les roues de mon déambulateur, chez mon voisin du rez-de-chaussée, Maxime Lenoir : « Tu n'aurais pas vu Oscar ? » Maxime, en robe de chambre et les cheveux en bataille, m'ouvre sa porte et me regarde d'un air hébété en faisant pivoter son fauteuil roulant.

« – Non, pas vu Oscar, je viens juste de me réveiller. Pourquoi veux-tu qu'il soit chez moi ? Il n'est pas fou ton chat, il sait où est ton appart', non ?

– Ah oui, mais il s'est peut-être fait enfermer quelque part hier soir et il a passé sa nuit dans quelque recoin, ça lui est déjà arrivé !

– En tous cas, je ne pense pas qu'il soit ici, je l'aurai entendu. »

De plus en plus angoissée, je m'arrête devant l'escalier qui monte en spirale vers les étages. Mes pauvres jambes de quatre-vingt-deux ans ne me permettent pas d'enquêter plus haut. Je vais laisser ma porte ouverte pour ne pas manquer le moment où les locataires du dessus vont descendre. Justement, un bruit caractéristique de cavalcade depuis le deuxième sous les toits : je reconnais tout de suite la précipitation de Stéphane à dévaler les marches trois par trois. Ah, il fait bon être jeune ! Un de ces jours, il va atterrir devant ma porte plus vite que prévu ou bien je vais le voir à cheval sur la rampe. Il me bouscule presque et je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il est déjà parti en me lançant un « Bonjour Léonie, je vais être en retard à la fac ! »

Cinq minutes plus tard, c'est la descente moins rapide mais tout aussi bruyante de Zahra et son petit frère Ahmed, tous deux cartables sur le dos. Non, ils n'ont pas vu Oscar... Ce soir en rentrant de l'école, ils ouvriront toutes les portes des placards avec Papa et Maman pour voir s'il n'est pas caché quelque part. Mais ils doivent se dépêcher, le bus va bientôt arriver ! Je reste songeuse en passant en revue la famille Ben Maden, installée juste au-dessus de ma tête depuis bientôt deux ans. Les parents ont dû partir de bonne heure ce matin, alors que je dormais encore : lui, Rachid vers le chantier de construction où il trime toute la journée dans le froid pour un salaire dérisoire et elle, Marie, vers l'hôpital : elle était peut-être de service cette nuit... De bien braves gens, et si discrets ! Je ne les entends jamais...

Ce n'est pas comme ceux de l'appartement mansardé du deuxième, le couple de jeunes musiciens, Michel Lafon et Eric Dubois. Ah, il faut aimer la musique avec des locataires

pareils. Ils émergent en début d'après-midi et cessent leurs gammes à pas d'heure... Et deux ou trois fois par semaine, ils reçoivent des copains tous musiciens et c'est toute une symphonie ! Heureusement que j'ai mes boules Quies ! D'ailleurs, j'ai une idée, je vais leur passer un coup de fil, histoire de leur mettre les idées en place... Une voix ensommeillée me répond :

« – Oscar, connais pas !... Eh dites donc, ma vieille, ça ne vous dérange pas de nous réveiller si tôt !... Votre chat, non, on ne l'a pas vu !

– Je crois bien l'avoir aperçu hier soir, votre matou, près du pont, vers huit heures, rajoute son co-locataire, avant de me raccrocher au nez ! »

Je suis découragée, au bord des larmes. Mon Oscar, où est mon Oscar ?

Des pas dans l'escalier ! Je reconnais aussitôt la démarche pesante du voisin du premier, côté droit. Ce cher Eugène, bien sûr... Ah, celui-là, je ne peux pas le voir et encore moins le sentir. Je déteste son odeur de tabac froid, ses cheveux grisonnants qui lui tombent dans le cou, son regard fureteur... D'ailleurs, je le déteste tout court, surtout depuis qu'il m'a accusée, très injustement, de lui avoir pris son journal dans la boîte à lettres ! Je referme ma porte sur ma solitude pour ne pas avoir à lui parler...

Une heure passe, je tourne en rond dans ma cuisine, contemplant tristement le reste des croquettes laissées par mon Oscar dans sa gamelle. Tiens, Eugène revient. Ma porte est fermée. Il s'arrête devant et frappe. Mais que me veut-il, ce vieux grigou ? J'entrouvre prudemment.

« – Euh, bonjour Léonie, je vous rapporte votre chat !

– Oscar ! mon Oscar !... Il est mort ! »

Je m'affale dans mon fauteuil, au bord de l'évanouissement.

« – Mais non, il n'est pas mort ! Juste blessé à la patte ! Figurez-vous que j'ai entendu un miaulement quand je passais près du pont pour aller acheter mon journal. J'ai cherché et là, couché dans l'herbe, je l'ai reconnu tout de suite, votre Oscar et il m'a reconnu aussi ! Il avait la patte arrière prise dans les mâchoires d'un piège. Vous savez, des gens en mettent parfois pour attraper les rats au bord du canal. Je l'ai délivré et je l'ai amené chez le vétérinaire. Le pauvre, sa patte était en bien mauvais état ! Il a dû tirer dessus tant qu'il a pu ! Mais il n'a rien de cassé. Le véto lui a mis quelques points et un gros pansement. »

Avant que j'aie pu dire un mot, Eugène a déposé mon cher Oscar sur mes genoux et a disparu dans les hauteurs de l'escalier...

Voilà comment je me suis réconciliée avec Eugène ! De tout le restant de ma vie, je me suis jurée de lui vouer une éternelle reconnaissance, quoi qu'il puisse arriver désormais. Le soir même, nous avons fêté notre réconciliation devant le bon repas, arrosé comme il se doit, que je lui ai offert au restaurant gastronomique du coin !

Marie-Thérèse LABORDE

Un jour comme les autres

– Vous n’avez rien entendu cette nuit, Madeleine ?

Par-dessus ses lunettes à double foyer, la vieille dame me regarde, un peu de poudre rose zèbre le milieu de sa joue droite, son sourire maintenant s’élargit, elle vient de me reconnaître.

– Ah ! Nicolas ! Vous arrivez bien, j’allais sortir. Que me disiez-vous ? Je suis un peu sourde, vous savez bien, mais vous, vous n’avez pas l’air bien dans votre assiette, vous êtes pâlot, que se passe-t-il ?

– Avez-vous entendu, la nuit dernière vers trois heures, un bruit comme une explosion puis tout s’est mis à vibrer, un peu comme si l’on comprimait l’immeuble entre deux bulldozers et cela a duré plusieurs secondes...Je me suis réveillé d’un coup, j’avais l’impression que tout allait s’écrouler ! »

– Oh...je... euh non...

Soudain interdite, tout en enfonçant lentement son chapeau de feutre déformé, elle réfléchissait.

– Mais... Nicolas, je dois vous avouer que je prends un somnifère tous les soirs et avec ça je dors comme un bébé ... Vous êtes sûr que vous n’avez pas rêvé ?

– Je n’en sais trop rien mais je l’ai ressenti physiquement...

J’admire le bleu de ses yeux qui dilue la sévérité habituelle de son regard. Après un petit moment de silence, elle tend la main vers son caniche blanc.

– Je pense à ma choupette, si elle avait eu peur, elle se serait réfugiée sous ma couette, or elle est restée pattes en rond dans son panier toute la nuit.

Elle me regarde maintenant avec inquiétude, les yeux écarquillés.

– Mais... Ce bruit, vous êtes sûr qu’il provenait de notre immeuble ?

– Je crois... Mais ne vous inquiétez pas, je vais découvrir ce qui s’est passé...Excusez-moi pour le dérangement, Madeleine, je vais demander aux autres locataires.

Je la laisse perplexe, posée comme un petit santon sur son paillason en forme de cœur, elle hésite à rentrer chez elle ou à descendre avec son chien et son cabas, se demandant si elle ne devrait pas écouter par-dessus mon épaule l’avis de son voisin de palier.

Au premier carillon, je pense subitement que Julien ne va pas m’ouvrir, j’oubliais : il est gardien de nuit pour une société de transport. A trois heures du matin il est au turbin. Je grimpe alors les quelques marches qui me séparent du deuxième étage, elles sont bordées d’objets en tous genres, bottes, chausse-pieds, boîtes en carton vides. Je sens le regard curieux de Madeleine dans mon dos. Je l’ai inquiétée avec mon histoire !

La famille Joubert occupe tout le second étage, avec trois enfants, ils ont préféré louer les deux appartements. Georges est dentiste et Nadine infirmière. À cette heure, il ne doit rester que leur chat Doug’, mais peut-être aussi Guillaume l’ado de la famille. Je vais sonner, on ne sait jamais s’il commençait les cours plus tard aujourd’hui.

Le bouton de cuivre résonne froidement comme un vieux réveille-matin et ranime cette douleur à la tête qui ne me quitte pas depuis la nuit, je devrais prendre de l’aspirine. Une tignasse blonde en désordre s’encadre dans la porte. Guillou a les bras prostrés comme ceux d’une marionnette, les yeux bouffis et sa bouche grimace un bâillement irrépressible. Après lui avoir décrit le genre de déflagration qui m’a fait bondir hors du lit, il maugrée :

– Noon, rien entendu ! C'est p'têt un camion qui a loupé l'entrée du tunnel sur le boulevard. Tu ne pouvais pas attendre ce soir pour mener ton enquête, vieux ?

Il a raison, je dérange tout le monde avec mes questions.

– Mille excuses, Guillaume, je ne savais pas que tu faisais la grasse mat' !

Mais la porte venait de me claquer au nez !

– Ohé ! Monsieur Nicolas !

La voix chantante du concierge venait de s'élever dans la cage d'escalier.

– Vous vouliez me parler ? Je viens de rentrer.

– J'arrive, André !

En me penchant par-dessus la rampe, cette maudite migraine fait un bond dans mon crâne comme un chat sur une souris. Après le concierge, je vais prendre cette aspirine !

En descendant rejoindre André au rez-de-chaussée, je ne cesse de penser au choc sourd et brutal qui a éclaté dans l'obscurité de mon sommeil quelques heures plus tôt. J'ai dû rêver, me dis-je, cela fait deux locataires qui n'ont rien entendu, la terre a dû trembler dans mon imagination !

Notre gardien d'immeuble est un homme cordial et érudit, il est d'origine libanaise, émigré en France depuis quelques décennies. Sur le haut du front brillant et très large, il porte une cicatrice en forme d'étoile, souvenir glorieux ou malheureux de résistant durant la guerre civile au Sud-Liban. Son regard est bienveillant, il vous écoute et ne vous interrompt jamais. Les sonates de Schubert et son chien « Rondo » représentent une grande partie de sa joie de vivre. L'épagneul porte tous les jours de l'année une camisole fluo dans le but de ne jamais le perdre de vue.

J'aime beaucoup André, il m'invite parfois à boire une bière dans sa loge, il balaie alors la table encombrée de piles de journaux et de tout un bric-à-brac indescriptible. Il vit seul depuis cinq ans et tous les gens de l'immeuble l'aiment et le consultent pour bien des choses.

– Vous voulez un café Nicolas, j'en ai encore un peu ?

Je m'assois devant la tasse bleue qui m'est réservée car elle a deux anses... Nostalgie de l'enfance.

– Julien et Marie sont passés m'annoncer qu'ils allaient déménager dans trois mois, ils ont trouvé une petite maison dans la banlieue. Vous savez qu'ils vont avoir un bébé ? Ils vont me manquer...

– Ah bon, c'est étonnant qu'ils ne m'aient rien dit, on s'est rencontré hier dans l'escalier, dis-je, surpris.

– Oui, mais ils m'ont dit qu'ils allaient inviter tous les locataires pour un apéro surprise et annoncer la chose. En fait, je me rends compte que je viens de vous en parler... C'est un défaut de concierge, ajoute-t-il avec un petit rire d'excuse. Et puis, ils sont au premier et vous au pigeonnier, mon cher artiste solitaire !

Il souligne ce dernier mot en faisant rouler le « r ».

– Vous continuez à écrire là-haut au « paradis » ? Votre manuscrit avance bien ?

– Heu oui, quand je n'ai pas de cours à préparer... Mais, André, je voulais vous voir justement... Pour vous demander si vous aviez entendu cette nuit vers trois heures, comme une détonation qui a duré plusieurs secondes, il y avait aussi une sorte de vibration qui a suivi, je me suis réveillé en sursaut.

Mon ami paraît stupéfait. Il me regarde en silence, jugeant peut-être ma question en regard de la mine défaite que je lui offre. Il doit penser que j'ai fait un cauchemar et que je ne suis pas encore réveillé, pensai-je. Il passe lentement une main sur son crâne chenu.

– Eh bien, Nico, je dois vous dire que je n'ai rien entendu de pareil.

Ensuite, fronçant les sourcils :

– Il faudrait peut-être écouter les informations, je n'ai pas encore allumé la radio ce matin. Je vous ai entendu parler avec Madeleine, qu'est-ce qu'elle en dit ?

– Elle dormait profondément, elle prend des somnifères... Elle n'a rien entendu. Je vais demander à Clotilde et Williams, dis-je en terminant le fond de café tiède. Comme ils sont en-dessous de mon appart', ils ont dû être réveillés.

Je me lève lentement, je ne comprends pas, c'est tout à fait surréaliste ce qui m'arrive !

André dégage une caisse d'oignons coincée sous l'évier.

– Bon, tenez-moi au courant, je vais faire une p'tite enquête de mon côté. Je demanderai à Julien quand il passera prendre son courrier avant de partir au travail. Et... Ada au troisième, vous l'avez vue aujourd'hui ? »

En entendant le nom d'Ada, mon cœur s'arrête une fraction de seconde, je vois son beau visage épanoui, son sourire irrésistible, ses cheveux dorés à peine retenus par un diadème.

– Non, dis-je en souriant pour cacher la tristesse qui m'envahit tout d'un coup. J'imagine qu'elle est chez son copain de fac', elle est rarement chez elle, vous pourriez lui demander si vous la voyez ? Ainsi nous aurons interrogé tout le monde.

André me regarde, une lueur inquiète se mêle à ce que je prends pour de la tendresse.

– Oui, oui, dit-il d'une voix douce, je vous revois ce soir, allez vous reposer un peu, vous êtes fatigué.

En remontant l'escalier je me demandais pourquoi André a toujours tenu à me vouvoyer, ce qui m'oblige malgré moi à le faire en retour. Il n'est pas si vieux et moi je ne suis pas si jeune. L'appartement de Williams et Clotilde se trouve au troisième étage, elle est comédienne et lui régisseur de théâtre. Ils sont très décontractés et aiment faire la fête, ils s'absentent parfois plusieurs semaines pour partir en tournée. Ada, leur voisine de palier, est la jolie Danoise étudiante en Lettres qui charme tous les mâles, même le chat tigré de Madeleine ne résiste pas. Depuis qu'elle est tombée en amour d'un jeune Québécois, elle passe tout son temps au foyer des étudiants. Je toque à leur porte après avoir lu le papier punaisé « sonnette hors d'usage, toquez fort svp. »

J'ai la sensation d'une lourdeur oppressante comme si mes neurones jouaient à se passer une grosse goutte de mercure. Cela fait quelques jours que ces douleurs torpillent mon travail d'écriture. Lorsque je m'assieds devant l'ordinateur, je ne parviens plus à me concentrer. Tout cela me paraît étrange et angoissant. Je voudrais terminer cette nouvelle au plus vite avant de reprendre les cours au lycée pour un long trimestre, autrement dit des corrections et des préparations qui grignoteront une grande partie de mon temps.

Je n'entends que le bruit des casseroles chez Madeleine, à l'étage en-dessous. Dans la cage d'escalier une odeur de poulet rôti pourrait exciter mon appétit mais je n'ai pas faim.

Trois coups de plus et je déclare forfait. Tout le monde travaille à part toi, gros fainéant, me dis-je.

J'ai tiré les rideaux, la lumière de midi m'agresse, la tension ne s'atténue pas malgré le demi-tube d'aspirine que je viens d'avalier. Étendu sur le canapé, j'écoute Rostropovitch glisser l'archet sur les vagues qui agitent mon cœur. Aurai-je le temps d'écrire tout ce que je

voudrais confier à la postérité ? Je souris. Deviendrais-je prétentieux tout d'un coup ? Une dizaine de nouvelles gardées au fond d'une commode, il n'y a pas de quoi rêver. Pourtant je rêve...un peu trop, me disait mon père.

Malgré la douleur intense, ma respiration suit le mouvement lent du concerto, des images se hissent au bord de mes yeux clos, je revois la rivière où elle nageait entre les algues fleuries du mois de juin, les cris de joie des enfants accrochés à la bouée tournoyant dans le courant, la danse d'une robe de soie moirée dans la lumière de Noël. Est-ce que la vie est une valse, embrassant à chaque étreinte un peu plus de cendres pour finir par s'éteindre ?

La nuit s'est introduite dans tout mon corps.

Il y a des voix derrière la porte, elles crient mon nom en même temps que l'on cogne... Ou est-ce dans ma tête ? Quelqu'un tambourine... Ou bien est-ce dans ma poitrine ? Je ne reconnais pas les voix, il y en a plusieurs, ils sont tous là derrière le mur et mon corps ne peut plus bouger. Une douleur rouge comprime tout l'espace, je glisse aveugle dans l'abîme. Est-ce comme cela que tout s'arrête ?

« ...L'eau verte pénétra ma coque de sapin ...Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème... De la mer, infusé d'astres et lactescent... » (A.Rimbaud)

Emporte mon chagrin.

Françoise RAVET

Sortie nocturne

En pleine nuit aux environs de deux heures du matin, je suis réveillé par une sirène deux tons de la gendarmerie qui s'arrête devant mon immeuble.

Ma curiosité prenant le dessus, je descends les trois étages d'un pas hésitant mais courageux.

Seul sur le trottoir éclairé par la pleine lune, je me risque à questionner le gendarme à proximité. « Que se passe-t-il ? »

Je suis éconduit par cet agent de la force publique qui m'ordonne de rentrer me coucher dès lors que je gêne son investigation. Je suis quelque peu heurté et prêt à rebrousser chemin, mais un individu plutôt soigné et bienveillant me fait signe de le rejoindre et me questionne longuement. La nature de ses questions me met le doute sur sa personnalité !

– Vous habitez dans cet immeuble ?

– Connaissez-vous bien vos voisins ?

– Quel est votre métier ?

– Êtes-vous marié ?

– Avez-vous déjà trompé votre épouse ?

– Pouvez m'en dire plus sur vos voisins ?

Mais à qui ai-je à faire ? Curieux d'une telle situation, je me laisse aller à décrire mon voisinage mais avant cela je renouvelle auprès de lui mon interrogation initiale : que se passe-t-il ? D'un geste de la main, il me fait comprendre que ce n'est pas le moment et m'enjoint de lui répondre. Surpris et fier de participer à une telle situation, je m'exécute...

– Bon ! Au rez-de-chaussée, tous les soirs de la semaine, vers vingt-trois heures, une voiture s'arrête plusieurs minutes auprès de la fenêtre de l'appartement. Un homme élégant s'extrait du véhicule, scrute l'environnement et dépose au pied de la fenêtre un petit carton. Je pense que le locataire est un dealer, surtout qu'il est noir.

Au second habite une jeune femme propriétaire. Le matin, toujours habillée d'une blouse, elle court, elle court avec le sourire. Je crois qu'elle est infirmière.

Au troisième, c'est mon épouse et moi qui sommes propriétaires.

Au quatrième, c'est la vigie, je crois savoir que logent un papy et une mamie qui observent, surveillent, scrutent à toute heure, toute allée et venue. À la couleur de leurs cheveux, ce doit être des retraités.

Au cinquième, c'est un magicien.

– Comment ça un magicien ?

– Je l'ai croisé une seule fois en cinq ans et depuis ce n'est jamais la même personne, toutes les fins de semaine ça change, c'est très spectaculaire !!!

Enfin, énervé et anxieux je me risque à lui renouveler ma principale interrogation. Mais que se passe-t-il ? Pourquoi toutes ces questions ?

Par mansuétude, il décide de m'indiquer les raisons de sa présence.

– Nous avons été alertés de la disparition de votre voisine du second, seule sa blouse a été retrouvée à son domicile.

C'est étrange, elle ne sort jamais sans sa blouse. Tout naturellement, et fier de moi, j'y vois un méfait du magicien : les disparitions, c'est le cœur de son métier.

Jean-Philippe THIERY
